

# MAN GHITE

Par MARTHE BERTIN

Mais tante Paule, tandis qu'innocemment elle mettait la tête sous l'aile, on ouvrait en bas les tables de jeu...

De sa vie, Pierre ne s'est tant amusé ! Depuis le réveil sa journée n'a été qu'un éclat de rire, un caquetage joyeux, une course folle au grand air, sous le beau soleil. Ah ! la bonne partie ! pas une ombre au tableau... Foin du conseil de famille ! Le notaire est bon, aussi, le nez dans ses contrats. Peut-on bien être notaire ?... vieil oiseau de mauvais augure, quelle manie le prend de venir ennuyer Guillaume de ses paperasses ?...

On entendrait maintenant une mouche traverser la pièce tout à l'heure si pleine de rires et de cris ; Piogé lui-même est sérieux et ne trouble pas le silence. On joue avec émotion car on joue gros jeu ! Ce Guerche ce soir, une chance insolente ; c'est Dubars, (moins en fonds déjà) qui lui paiera le cheval acheté ce matin, à moins que la chance ne tourne...

La roue a tourné ! Maintenant le cheval appartient à Dubars, Guerche a tout reperdu, même sa bête, mise en dernier enjeu.

Pierre ne s'amuse plus du tout... Par un caprice inexplicable il a refusé de jouer, prétendant qu'il jouait mieux des coups en les jugeant de sang-froid, sans y être pour son compte, mais, quel scrupule le prend tout à coup ?

— Pouah !... fait-il à demi-voix et il s'écarte de la table avec une sorte de dégoût.

Il juge mieux que d'ordinaire, en effet ! Il lui semble indélicat de se dépouiller ainsi, entre camarades, et les idées, menacées déjà, sont ébranlées de nouveau.

Mais la partie devient plus sérieuse encore et Pierre se rapproche malgré lui. Guerche va se rattraper bien vite, voilà que Guillaume commence à perdre ; il est beau joueur et reste impassible à chaque défaite, mais Pierre le voit pâlir au dernier coup.

Vingt mille francs ! Le notaire n'est plus si loin, Pierre, bouleversé, le voit se dresser devant lui, tel qu'il l'a vu le jour où on a vendu les fermes ; il l'entend encore, l'oiseau de mauvais augure, prêchant ces fameuses réformes qui n'ont jamais été faites, tonnait contre les parasites... Et Guerche est la ce soir, triomphant, et c'est lui qui empêche l'argent de Guillaume, lui prendra-t-il une autre ferme ?

Et les mots de Mme Audran repassent aussi dans son oreille : " Le commencement de la ruine ! " Et voilà toutes les idées noires revenues du même coup !

Mme Audran, qu'avez-vous fait ?

Pierre s'amuse tant, autrefois, de soirées comme celles-ci ! Et maintenant... ce soir...

Maintenant c'est fini ! Il lui semble qu'il ne pourra, de sa vie, toucher une carte avec plaisir ; ce soir, ce jeu enragé lui fait peur, lui fait horreur presque autant qu'à vous ! Jamais... depuis le soir de son entrée au collège, jamais Pierre ne s'est senti si malheureux.

Vingt mille francs, et Guillaume continue ; mais il vient de fou ?... Il ne saura donc pas s'arrêter ?...

Et Pierre, à moi-même fou lui-même d'impatience et d'inquiétude se glisse tout près de son tuteur :

— Guillaume, fait-il à son oreille... et, malgré lui, sa voix est impérieuse... Guillaume, c'est assez !...

Guillaume tressaute violemment et se retourne avec un geste de colère ; mais, devant cette figure pâle et anxieuse, sa colère tombe, remplacée très vite par un autre sentiment ! La leçon, pour être inconsciente et involontaire, n'en est pas moins donnée... Guillaume

la reçut comme un coup, en plein visage, et le rouge est monté subitement à ses joues ! Sa main tombe sur le bras de Pierre pour le repousser, mais ses yeux se détournent :

— Va t'en ! fait-il brusquement à voix basse aussi.

Et, sans un mot, Pierre disparaît.

La scène, si pénible qu'elle fût, a été si rapide qu'aucun des joueurs ne l'a surprise ; quelques instants seulement après le départ de Pierre, le grand Piogé, s'apercevant qu'il n'est plus là, déclara l'exemple bon à suivre, et la séance est levée.

Pierre était monté droit dans sa chambre ; il s'y enferma à double tour et se jeta tout habillé sur son lit et, la tête plongée dans l'oreiller, il se mit à pleurer.

Il pleura longtemps, à chaudes larmes, les poings sur ses yeux, comme un bébé, comme il n'avait pas pleuré deux fois dans sa vie peut-être !

Qu'avait-il fait ? De quel droit... Comment avait-il osé se permettre cela ?...

Il ne se trouvait pas d'excuse ; son inquiétude, ses anxietés de la soirée, il l'oubliait tout. Il ne voyait plus maintenant que ce regard de Guillaume, ce regard qui s'était baissé tout à coup devant le sien.

Ah ! pauvre Guillaume ! Il ne lui en voulait pas, certes, de son brusque congé, il sentait trop bien lui-même ce qui avait poussé son tuteur à l'éloigner à ce moment ; c'est parce qu'il le comprenait si bien qu'il maudissait ce qu'il appelait à présent, dans son repentir, sa ridicule intervention, c'est ce qui le faisait pleurer si amèrement, lui qui ne se souvenait pas d'avoir versé une larme depuis la mort de M. Faverge.

Ah ! cette soirée est, pour lui aussi, une leçon ! quel triste fin pour une si belle journée !

Madame Audran, qu'avez-vous fait ?

Guillaume ayant conduit son hôte à la chambre préparée pour lui, avait allumé un cigare comme prétexte à une dernière flânerie, et maintenant, rêveur et solitaire, il errait comme une âme en peine, autour des massifs que Clément venait de planter.

Guillaume ne réfléchissait pas souvent (peut-être parce que ses réflexions l'auraient mené trop loin) ; cependant, de même que son pupille, il avait, à l'occasion, ses idées noires, et ce soir elles étaient particulièrement sombres.

Demain il faudrait payer Guerche ; d'avance il se préparait à subir une seconde édition des reproches qu'il avait reçus déjà de son vieux conseiller, dans une circonstance analogue, et cette perspective n'égayait pas sa rêverie ; mais ce n'était pas là le plus dur encore :

Dans un mois il sera tout consolé de la perte de cet argent (d'ici-là, d'ailleurs, il peut le regagner). Dans un mois il aura oublié la semonce, il aura oublié cet embarras momentané. Il a passé par là, déjà, et ne s'en porte pas plus mal ! Le plus dur, ce qu'il ne pourra si vite oublier, c'est l'incident de ce soir !... c'est le sentiment de honte qu'il vient d'éprouver sous le reproche de son pupille ; oui, de honte, il se l'avoue franchement à lui-même ! Là, tout seul avec son cigare, il interroge en toute humilité sa conscience de tuteur, et il ne retire aucun agrément de cet entretien. Quand, par hasard, sa conscience se mêle de ses affaires, elle n'y va pas de main morte et use facilement de très gros mots.

Elle est plus sévère ce soir que le conseil de famille ne l'a jamais été ; elle ne dit pas : tuteur insouciant, tuteur léger, faible, imprudent. Elle crie bien haut : tuteur indigne ! Ce que le conseil de famille n'a jamais dit.

Qui sait ?... Peut-être tante Paule n'a-t-elle pas si tort dans son opinion... Ce qu'il y a de plus mauvais dans Guillaume, ce sont les camarades !

Il pense longuement à son père, ce père mort trop tôt pour lui, à dit Mme Audran, il pense au passé, puis à l'avenir, à lui qui, d'ordinaire, ne se préoccupe guère que de rendre le présent agréable ; il pense... et c'est une chose singulière, ce souci ne lui est jamais venu depuis qu'il est le tuteur de l'enfant... Il pense à Marguerite Rouvray, cette sœur aînée de Pierre qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre, et dont les sermons ont si peu d'effet ; il se demande, non sans un certain malaise, quelle opinion elle aurait du tuteur de son frère, si elle avait assisté à la scène de tout à l'heure. Puis il se demande si le conseil de famille l'a mise au courant de leurs anciennes querel-

les, et comment elle juge alors... et ce qu'elle pense de la façon dont il élève Pierre... des exemples qu'il lui donne !...

Le conseil de famille serait-il donc, après tout, dans son droit, quoi qu'en aient pensé le tuteur et le pupille ligés ensemble contre lui ? Vont-ils être forcés enfin de le reconnaître ?... Mais pourquoi... que leur arrive-t-il ?...

Guillaume n'en a jamais cherché si long ! Pierre encore moins... Jusqu'ici il a pris, sans surveiller sa part de tous les plaisirs, il a eu sa place dans toutes les folies, sans se montrer, si peu que ce fût, scandalisé par les faits et gestes de son entourage... Que s'était-il donc passé tout à coup dans cette tête de gamin et... et que pensait-il lui-même de son tuteur aujourd'hui ?

Ces dernières réflexions n'étaient pas faites pour calmer ses scrupules, pour endormir sa conscience ! Il ne pleura pas, comme pleurait l'enfant enfermé là-haut dans sa chambre, mais pour lui aussi, cette glorieuse journée finissait misérablement...

Madame Audran, qu'avez-vous fait ?

VI

Pierre et Smoke revenaient des Ormeaux, le service fait, leur voyageur ramené à bon port ; ils rentraient par le plus court chemin, c'est-à-dire par une espèce de sentier, assez bien entretenu, courant à travers champs, et qui venait aboutir à la lisière du petit bois de la Chanterie.

Pierre n'était pas difficile sur le choix des routes ; partout où Smoke pouvait passer, la charrette suivait, franchissant les fossés, roulant dans les ornières, grim pant sur les moellons et la charrette ne versait jamais... c'était encore un principe !

Smoke, de son côté, n'avait pas d'objection contre les mauvais chemins ; on y venait forcément le pas, son maître le laissait souffler tout à l'aise, et la conversation y gagnait.

Quand le fossé était très profond ou le moellon par trop gros, Pierre devenait encourageant :

— Hardi, Smoke !... Ça y est !...

Bravo, mon vieux !

Et Smoke aurait franchi, tout attelé, des rivières pour entendre son nom prononcé derrière lui de cette façon, par cette voix qu'il aimait.

Ce matin, pourtant, la conversation languissait ; le pauvre Smoke fit des prouesses sans y gagner le moindre éloge ; son maître était distrait, la preuve c'est qu'à l'entrée du bois, où la route devient belle, le terrible fouet resta au repos, ce qui était contraire à tous les principes.

Pierre oubliait de houspiller Smoke, et Smoke, se conformant à sa triste pensée, oublia de prendre le trot ! Ils arrivaient ainsi, cahin-caha, devant la façade principale de la Chanterie, quand, à la grande surprise du poney, Pierre s'anima tout à coup. Un coup de fouet inattendu cingla l'air comme un salut, et la petite charrette s'arrêta brusquement, juste devant le perron.

— Vous allez à Fleury ? criait en même temps la voix de Pierre, comme cela se trouve ! Je vais vous y conduire.

Mme Audran venait de paraître sur le seuil de la porte, enveloppée d'un grand manteau et voilée mystérieusement, telle que Martel l'avait vue déjà, dans les rues du village.

— Mais, dit-elle, est-ce votre route ?

— Je crois bien ! s'écria Pierre qui tournait précieusement le dos à Fleury, pour rentrer aux Fougerets ; c'est toujours mon chemin d'aller au village, vu que j'y ai toujours des commissions pour tout le monde, sans compter les miennes !

Mme Audran avait à la main un paquet de lettres ; elles les glissa dans son fameux sac de velours qui, paraît-il, ne la quittait pas, puis, relevant son voile, elle prit la main que lui tendait Pierre et monta près de lui sans se faire prier davantage.

Ce que voyant, Barbe-Bleue, (de son vraie nom Constance), qui venait de paraître à la porte sur les talons de sa maîtresse, secoua la tête d'un air mécontent et, de son ton grondeur, recommanda à Madame " d'être bien prudente ", recommandation qui sembl

à Pierre se tromper d'adresse, Mme Audran ne devant avoir, de sa place, aucun rapport avec Smoke.

— "Madame," d'ailleurs, n'avait pas l'air effrayée le moins du monde, elle paraissait ravie de sa promenade, au contraire ; avec une parfaite liberté d'esprit, elle admirait en même temps Smoke et le paysage, les nuages dans le ciel et les arbres sur la route, disant mille riens et s'interrompant à tout propos pour écouter le chant d'un oiseau, la roue d'un moulin ou simplement pour aspirer à longue haleine l'air pur du matin, et Pierre, de plus en plus satisfait des allures de sa locataire, se disait tout bas "qu'il en ferait quelque chose," que cela plût ou non à la farouche Barbe-Beue et sentait peu à peu se dissiper sa mélancolie lorsque, justement, Mme Audran parut s'apercevoir qu'il n'était pas dans son assiette.

Une fois ou deux, au début de la course, il avait fait, à une question, bien simple pourtant, une réponse saugrenue ; puis, symptôme plus grave, il avait bâillé deux ou trois fois derrière ses gants ; aussi tout en causant, et sans en avoir l'air, sa voisine l'avait-elle observé furtivement, à travers ses lunettes noires d'abord, puis enfin, et pour plus de sûreté, sans ses lunettes, et remarquant alors qu'il avait les yeux battus et les joues moins roses que d'habitude, elle risqua une question :

— Avez-vous mal dormi ? demanda-t-elle doucement.

— Moi ?... fit-il avec embarras, mais non... c'est à dire... Je me suis couché très tard !

— Aussi avez-vous encore sommeil, dit la vieille dame, les longues veilles sont mauvaises à votre âge.

— Peut-être ! fit-il vaguement, puis, se sentant observé :

— Mais, bah !... reprit-il avec entrain, je me rattraperai ce soir, en attendant j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

Il y avait quelque chose, c'était bien évident, mais il était non moins évident que Pierre n'en voulait rien dire et, discrètement, la vieille dame remit ses lunettes, décidée à ne pas insister.

— Et même, continua Pierre en frottant d'un doigt vigoureux ses paupières gonflées, j'ai quelque chose à vous demander...

Cette fois, son entrain devenait réel, car le sujet lui tenait au cœur. Au milieu de ses gros soucis de son chagrin même de la veille, il n'avait pas oublié son projet d'initier sa locataire aux plaisirs du canotage, et de lui donner la jouissance d'un des batiaux ; non pas le skiff, c'était impossible, mais il avait mieux ! Il avait un autre bateau dans lequel une dame pourrait se risquer sans danger... relativement, et voyant, ce matin, Mme Audran si brave dans la petite charrette, il revenait à son idée avec enthousiasme. Le bateau, hors d'usage depuis l'acquisition du skiff, n'était plus présentable, mais une couche de peinture le remettrait à neuf et Pierre, ruminant son projet, cessait de broyer du noir, pour préparer sa palette.

Le bateau serait repeint en blanc, sa couleur primitive... c'était joli et gai dans la verdure... le nom se détachant en rouge, mais non plus l'ancien nom "Perrot". Il le rebaptiserait.

Si vieux qu'on soit, on a un nom de baptême, bien qu'il arrive, à mesure que les contemporains disparaissent, à n'être plus prononcé... Mme Audran serait la marraine !

Tout à son plan, il était redevenu silencieux, oubliant la phrase commencée, mais la future marraine ne s'en étonna pas ; pourtant, comme le silence se prolongeait outre mesure, elle lui toucha enfin le bras :

— Vous aviez quelque chose à me demander, dit-elle en riant ; j'attends... prête à répondre.

— Ah ! oui, fit-il, je voulais vous demander votre nom.

— Mon nom ?... Elle s'était déclarée prête à répondre et, pourtant, c'est tout ce qu'elle peut dire, d'abord ; ses lèvres restèrent entr'ouvertes parle même sourire, mais Pierre se demanda pourquoi elles devenaient si blanches.

— Mon nom !... répéta-t-elle enfin, pourquoi ? Vous le savez !...

— Mais non, dit-il simplement, je ne connais pas votre nom de baptême.

— Ah !... fit-elle alors, et ce : Ah ! souleva sa poitrine comme un soupir. Et bien ! vous le savez aussi sans vous en douter... ou, du moins, c'est un nom qui vous est familier... celui de votre sœur... Marguerite !

Elle dit cela toute d'une haleine, parlant avec une volubilité qui ne lui était pas habituelle, comme pour rattraper le temps perdu, comme pour faire oublier son hésitation du premier moment.

Mais c'était se donner une peine inutile ! Martel n'était pas là pour souffler à l'oreille de Pierre ses soupçons sur l'étrangère, sur les fameux mystères qui devaient se découvrir un beau jour, et Pierre, nature confiante s'il en fut, avait oublié tout cela.

Quelquefois, à la vérité, les façons de Mme Audran l'avaient un peu surpris ; mais, dès la première rencontre, il avait pu étudier son sujet et, maintenant, il connaissait bien la vieille dame et, sagement, mettait tout ce qu'il ne comprenait pas sur le compte des nerfs. Elle était brave pour bien des choses, mais dans certains cas, elle avait, pensait-il, des soubresauts inattendus et inexplicables ! Le mieux était de ne pas s'y arrêter, puisqu'elle se calmait d'elle-même, sans flacon de sels et sans embarras.

Pierre avait donc écouté la réponse de Mme Audran sans arrière-pensée et maintenant, désappointé seulement, il répétait tout haut :

— Deux "Marguerite", c'est impossible !

Mais, quand il eut expliqué l'affaire à Mme Audran, tout s'arrangea, et Pierre monta tout d'un coup au septième ciel !

Très reconnaissante de son attention pour elle, elle assura que le canotage avait été le rêve de sa jeunesse et que, même à présent, elle s'amuserait encore beaucoup, et n'aurait pas du tout peur dans un bateau dont il serait le pilote ; très visiblement flattée aussi d'être choisie pour marraine, elle déclara ensuite que pour rien au monde, elle ne renoncerait à cet honneur.

— J'ai une variante à vous offrir, dit-elle gaiement ; c'est : "Man Ghite," un diminutif de maman Marguerite, le nom que me donnait, en pension, la fillette dont j'étais la petite mère. C'est bien vieux, vous voyez, mais ce nom m'a suivie partout et, pour mes amis, petits et grand, je suis toujours Man Ghite !... Qu'en dites-vous ?

Pierre ne répondit pas tout de suite ; ce n'était plus au bateau qu'il pensait en ce moment.

La tête de côté, il regardait Mme Audran comme s'il la voyait pour la première fois :

— Cela prouve, dit-il naïvement, que vous êtes très bonne et que tout le monde vous aime !

Et, comme elle riait :

— C'est vrai, reprit-il, on n'a de ces petits noms d'amitié que lorsqu'on les mérite.

Et s'échauffant de plus en plus :

— N'est-ce pas ? reprit-il avec conviction, n'est-ce pas que vous savez être une vraie amie, sincère et indulgente en même temps, sûre, dévoué, et solide au poste dans les grandes occasions !

Mme Audran était-elle tout cela ? c'est possible ; ce qui est certain, c'est que par ce mot "solide au poste" Pierre lui exprimait, en son style de collégien, la plus haute opinion qu'il pût se faire de quelqu'un. Mme Audran avait le don des langues, et comprenait merveilleusement les choses ! Elle sentit la valeur de cet hommage, et le mot lui alla au cœur si vivement que, pour sa peine, elle embrassa le collégien !

— Ah ! s'écria-t-il, riant de son bon rire d'enfant, si vous vouliez être un peu ma Man Ghite, à moi aussi !...

Et il la regardait encore, riant toujours, quoique presque timide après ce brusque élan.

Mais elle ne riait pas.

— Mon cher enfant !... murmura-t-elle tous bas, avec une sorte de ferveur.

Pierre n'eut pas d'autre réponse, mais il n'osa plus parler. Quelque chose, dans cette voix, lui rappelait sa première entrevue avec la vieille dame ; comme alors, sa tête s'était penchée tout à coup, ses lèvres tremblèrent, sa main s'appuya sur l'épaule de Pierre. Mais ce ne fut que pour un instant ; presque aussitôt, se redressant :

— Prenez garde ! reprit-elle avec animation, vous ne savez pas ce que vous demandez ; Man Ghite a

toujours eu son franc parler, et je ne serai pas une bonne maman gâteau.

— Une bonne maman !... répéta Pierre, retrouvant son aplomb, un instant compromis... J'aime mieux que vous soyez mon amie que ma grand-mère !

Mme Audran eut un sourire mystérieux, demi-tendre, demi-malin :

— En général, dit-elle, on ne choisit pas ses parents !... A votre aise pourtant ! Voilà un contrat signé ! Je serai votre amie, quoi qu'il arrive, votre vieille Man Ghite !...

— Là dessus, comme ils étaient à l'entrée du village, Man Ghite pria Smoke, poliment, de s'arrêter devant le bureau de poste, et chacun s'en fut à ses affaires.

Une demi-heure plus tard, ils se retrouvaient au lieu du rendez-vous et Pierre, aidé de Mme Audran, rangeait les paquets dans la charrette, quand une voiture déboucha à grand train de la principale rue du village, c'était le phaéton des Fougereux.

Guillaume en manteau de voyage... Marcel derrière Guillaume... un gros sac et une valise à côté de Martel... Pierre vit tout cela d'un coup d'œil.

— Guillaume ! s'écria-t-il.

Et, toute affaire cessante, il partit comme un trait, courant à toutes jambes après la voiture.

Il avait à peine vu son tuteur le matin, et était devant témoins, quand il faisait à son hôte ses derniers adieux au bas du perron. Lui, déjà sur son siège et tenant les rênes, n'avait pas bougé ; il ne savait donc pas dans quels termes il se trouvait actuellement avec Guillaume, et c'était déjà un souci ; mais que signifiait ce départ ?... Il n'en avait pas été question la veille...

A l'appel de Pierre, cependant, Guillaume s'était retourné, le voyant accourir, avait arrêté ses chevaux. Pierre sauta sur le marchepied :

— Tu pars ?... fit-il haletant ; Guillaume... tu pars... sans rien me dire !...

Ses joues étaient pâles malgré la course, et son regard anxieux ne quittait pas les yeux de son tuteur.

Le voyant ainsi perché, avec cette mine suppliante et malheureuse, Guillaume ne put s'empêcher de sourire.

— Pauvre petit homme ! se dit-il attendri, et, tout haut :

— Imbécile !... répliqua-t-il aussitôt (et Pierre vit avec joie que rien n'était changé dans leurs rapports), pouvais-je courir après toi ? Tu devrais être rentré depuis une heure ; je t'ai attendu aussi longtemps que possible, mais je ne pouvais risquer de manquer mon train !

Pierre fit un signe d'acquiescement, Guillaume était dans son droit.

— Où vas-tu ? demanda-t-il alors.

— A Paris.

— Pour longtemps ?

— Pour quelques jours.

Ce fut tout. Guillaume semblait peu disposé à entrer dans de longues explications.

— Alors, dit Pierre piteusement, je serai rentré au collège quand tu reviendras.

Guillaume examinait avec attention le bout de son fouet :

— C'est probable... fit-il.

Puis, tout à coup, il regarda Pierre en face.

— Si tu veux me faire plaisir, reprit-il brusquement, tu n'iras pas chez Piogé pendant mon absence.

Pierre sauta à bas de son perchoir ; il comprenait maintenant la raison de ce départ ; aussi, sans rien demander de plus :

— Adieu, dit-il soudainement.

— Au revoir.

Et Guillaume lui tendit la main.

— Je suis fâché de te laisser seul pour la fin de tes vacances, reprit-il, mais...

Il ne put achever sa phrase, Pierre l'interrompit :

— Oui, oui, fit-il précipitamment, au revoir !...

Il secoua une dernière fois la main de Guillaume avec une chaleur inaccoutumée, puis, reculant d'un pas, pour éviter la roue :

— Sauve-toi, cria-t-il, tu finiras par manquer le train, après tout !



On roulait des canons dans les rues.—Page 236, col. 2

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

—Combien l'a aimé son père ! Il pleurerait sans doute ; il tomberait à genoux, regrettant une seule chose, de ne point faire pour moi ce que maintenant je fais pour lui... Reprenez cet acte... Voyez, corrigez ici : à la place de ce prénom de François mettez Avide Simon... là, bien, et merci ! Merci du fond de l'âme.

Le greffier ne put s'empêcher de répandre des larmes.

—Si Tallien voulait, pourtant ! fit-il.

—Il voudra ! quand ce ne serait pas pour arrêter les flots de sang qui détrempent la boue de Paris, ce serait pour sauver Thérèse Cabarus ; mais je ne verrai pas la chute des deux Robespierre, de Couthon et de Saint-Just, si proche qu'elle doive être.

Le sacrifice était consommé, désormais Simon de Loizerolles était certain de mourir à la place de son fils.

Ce fut pendant cette crise aiguë de la Terreur que l'on put admirer de ces actes d'héroïsme qui semblaient alors tout naturels à ceux qui les accomplissaient.

A Lyon, un humble canut, Louis Badger était mort à la place de son frère, comme Loizerolles allait mourir à la place de son fils.

Les dévouements s'accomplissaient simplement, naturellement ; à cette époque, les âmes se trouvaient toutes montées au diapason admirable du sacrifice. L'approche de l'Éternité qui, pour chacun, pouvait commencer le lendemain, grandissait assez les pen- sées pour leur permettre d'atteindre le même niveau.

Quand Simon de Loizerolles se crut certain de mourir à la place de son fils, il se rapprocha des prisonniers qui avaient été ses compagnons à la prison Saint-Lazare. Sina, ancien secrétaire de Louis XVI, l'abbé Brognard, le marquis général Du son, et les deux frères Truhaine ; parmi les femmes se trouvaient Mme Camban, dont le mari avait été conseiller au Parlement de Toulouse, la comtesse de Périgord et bien d'autres, qui tous écoutaient avec recueillement les consolations de l'abbé Brognard, et puisaient dans la foi une résignation admirable.

Tandis qu'ils s'entretenaient du jugement du lendemain, Marcus, étendu sur son lit entre Henri de Civray et Jeanne Raimbaud, sentait s'échapper le peu de vie qui lui restait.

Une dernière fois, son regard se fixa sur Jeanne, puis ses paupières s'abaissèrent, il prit sa main dans ses doigts roidis, murmura quelques mots de tendresse et demeura plongé dans une sorte de torpeur.

Il en sortit pour se dresser sur son lit, et la poitrine râlant, il cria trois fois :

—Grâce ! pardon !

Il retomba en arrière et, cette fois, il ne resta plus un battement de cœur, pas une flamme dans ses prunelles vitrifiées.

Jeanne jeta un mouchoir sur la face du cadavre, et pria longtemps avec le prêtre et Henri de Civray. Ni l'un ni l'autre des jeunes gens n'eut le courage de songer à l'avenir et de parler de son amour en pré-

sence du cadavre de Marcus. Un homme de service l'emporta dans la soirée, et le jeta dans une de ces fosses communes, où l'on entassait les prisonniers qui rendaient le dernier soupir à la Conciergerie. Les heures se succédèrent lentement ; le son des horloges avait la monotone tristesse d'un glas funéraire.

Quarante-sept prisonniers devaient être jugés le 9 Thermidor. Jusqu'à ce moment, apprenant le mouvement qui régnait dans Paris, ils avaient pu conserver une dernière espérance. La veille, les geoliers eux-mêmes affirmaient que le tribunal ne siégerait plus, à moins que ce ne fût pour traîner à sa barre Robespierre et ses complices...

Mais cette illusion fut enlevée aux malheureux d'une façon brutale, le porte-clés entra, un papier à la main, prêt à faire l'appel de ceux dont les noms se trouvaient portés sur une double liste.

Son regard tomba sur Jeanne et sur Henri :

—Vous êtes bien jeunes ! dit-il, c'est dommage.

—Mourir ! nous allons mourir ! dit Henri.

—Ensemble, ajouta Jeanne à voix basse.

Le comte de Civray se leva, il courut vers le prêtre qui lui avait offert ses consolations et qui venait d'adoucir l'agonie de Marcus.

—Mon père, lui dit-il, nous allons monter sur la même échafaud, elle et moi... Jusqu'à l'heure où j'ai compris que je souhaitais en faire la compagne de ma vie, je l'ai chérie comme une sœur. Elle a tout sacrifié pour mon salut, et un jour je l'ai méconnue, calomniée. Je lui dois une réparation. Ne pouvant la faire éclatante, je veux du moins la rendre complète ; si ma mère était ici, elle n'aurait pas le courage de s'opposer à mon désir. Recueillez donc cette promesse solennelle, mon père, et vous tous, mes amis, qui comme nous allez mourir : je prends pour ma femme légitime, Jeanne Raimbaud...

Henri saisit la main de la jeune fille.

—Et vous, mon enfant, demanda le prêtre, acceptez-vous le comte de Civray pour mari ?

—Pour le temps et pour l'Éternité ! oui, mon père.

Et tous deux enlacés se joignirent aux groupes dont le guichetier faisait l'appel. On entendait dans la salle des cris, des sanglots convulsifs ; les jeunes filles se renversaient défaillantes sur l'épaule de leurs mères, les hommes se serraient les mains en frémissant.

Le guichetier, qui lisait avec peine, s'arrêta après avoir appelé un grand nombre de noms, puis il plia la liste et la mit dans sa poche.

Et nous ? demanda Jeanne.

—Vous ! dit le guichetier, je ne serai trompé, je vous prenais pour cette citoyenne qui pleure... Quarante-cinq... J'ai mon compte pour aujourd'hui... Attendez à demain !

Et il sortit en entraînant ses futures victimes.

—Jeanne ! Jeanne ! dit Henri, Dieu nous fait don d'un jour ! bénie soit à jamais sa miséricorde !

Un sourire effleura les lèvres pâles de Jeanne.

—Le Seigneur m'est témoin, dit-elle, que si j'avais espéré vivre, je n'eusse point prononcé le serment qui nous lie, mais je le remercie aussi, moi, de me donner cette heure en compensation des tortures que j'ai sur- vies... Je suis votre femme ! moi, Henri, votre femme ! Quelle joie et quel orgueil. Jamais je n'ai regardé si haut, jamais je n'ai cru un tel rêve possible, et j'avais raison, puisqu'il ne se réalise que dans la mort... Vous avez eu toutes les aspirations inconscientes de mon cœur, vous recueillerez le dernier mot qui s'échappera de mes lèvres... C'est votre main qui me soutiendra pour descendre de la charrette immonde, c'est votre main qui me conduira quand je gravirai les dernières marches de l'échafaud... Pouvais-je désirer plus ?

—Ma chère, ma noble Jeanne, dit Henri, combien ma tendresse vous a été fatale ! Si vous aviez moins de foi, vous pourriez regretter avec amertume que ma mère ne fût pas là pour vous dire qu'elle comprenait enfin la terrible trahison dont nous avons été victimes tous deux... trahison dont le misérable auteur sera châtié par le Dieu de justice. Mais quand nous ne serons plus, elle ne nous séparera jamais de son souvenir. Elle donnera à tous deux les mêmes prières et

les mêmes larmes, et nous l'attendrons là-haut où elle ne tardera pas à nous rejoindre. Ma mère mourra de ma mort...

—Et votre cousine ?

—Pauvre Cécile ! elle m'aimait ! Je ne la plains pas, cependant.

—Pourquoi, Henri ?

—Dans peu de temps les couvents seront rouverts, les églises purifiées, et Cécile, la douce créature, se réfugiera à l'ombre des autels.

Tandis que Jeanne et Henri échangeaient ces aveux, ces confidences, leurs compagnons prenaient place sur les sinistres gradins dans la salle du palais de justice, dita de l'Égalité.

Fouquier-Tinville occupait son banc d'accusateur public.

Le tribunal se composait de Pierre-André Coffinhat, vice-président ; d'Étienne Foucault, Philippe-Jean, Marie Barbier, juges ; de Liendon, substitut de l'accusateur public, de Dix-Août, Pigeot, Despréaux Specht, Laviran, Denys, Blachet, jurés ; de Derbez, commis-greffier.

Six témoins seulement vinrent déposer : Manini, Coquery, Popin-Desgrouettes, Victor Gagnant, Horace Molin, et Jean-Louis Roger.

Voici les questions qui furent soumises aux jurés :

« Sont-ils convaincus de s'être déclarés les ennemis du peuple en participant à tous les crimes commis par Capet et sa femme, depuis 1789 ; en assassinant le peuple pour défendre la royauté ; en entretenant des correspondances avec les ennemis extérieurs et intérieurs de la République ; en leur fournissant des secours en numéraire ; en particulier à tous les crimes commis par les infâmes Bailly, Lafayette et Pétion ; en conspirant contre la sûreté et la suzeraineté du peuple français, contre l'unité et l'indivisibilité de la République, comme aussi, en conspirant dans la maison d'arrêt de Lazare, à l'effet de s'évader et de dissoudre, par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, et notamment des membres du Comité du salut public et de sûreté générale, la représentation nationale, et le gouvernement républicain pour rétablir la royauté en France ? »

Les faux témoins déposèrent.

Le substitut de Fouquier-Tinville affirma qu'il était prouvé, au sujet de Loizerolles, « que c'était lui qui avait dit que les membres de la Convention nationale parlaient comme des apôtres et se conduisaient comme des anthropophages. »

Mais avant que fût prononcée la décision du jury, un incident faillit interrompre la séance.

On vint arrêter le président Dumas.

Maire le remplace ; le bourreau aura sa curée jusqu'au bout.

Vingt-quatre prisonniers sur vingt-cinq sont condamnés sur la première liste ; et sur la seconde, vingt-deux sur vingt-trois.

Dans le procès qui fut rédigé, de la séance du 9 thermidor, il ne fut nullement fait mention de l'arrestation de Dumas. On y trouva seulement cette phrase : « Et à l'instant de la prononciation de la déclaration du jury, le Président s'étant retiré, le citoyen Maire a rempli les fonctions de président. » Cependant il semblait si impossible que les nouveaux condamnés fussent envoyés à l'échafaud, en présence des événements qui s'accomplissaient, qu'une voix demanda dans la salle que l'exécution de ces malheureux fût remise au lendemain. Si on avait accordé ce sursis tous auraient été sauvés.

Des faits de la plus haute gravité venaient de se passer :

Le 8 thermidor, les amis de Robespierre arrivèrent de bonne heure ; ils semblaient inquiets ; les conjurés gardaient un profond silence. Jusqu'au moment de l'entrée de Robespierre, la séance ne présenta aucun intérêt. Dès qu'il parut, l'attention se concentra sur lui avec une intensité passionnée. Quelques députés quittèrent leurs bancs, afin de rallier leurs amis. Pâle, les yeux baissés, tenant sous son bras un volumineux rouleau de papiers, Robespierre monta à la tribune et commença son discours au milieu d'un silence effrayant.

Alors il parla de lui longuement ; il s'efforça de placer ses actes sous un jour favorable ; il affirma n'avoir pris aucune part aux excès de la Révolution et s'être jeté plus d'une fois entre les victimes et les bourreaux. Enfin, il se défendit d'aspirer à la dictature, et affirma qu'il avait servi la Convention avec le fanatisme du dévouement, et il termina par ces mots :

« Ainsi donc, les scélérats m'imposent la loi de trahir le peuple, à peine d'être appelé DICTATEUR. Souscrirai-je à cette loi ? Non ! Je défendrai le peuple, au risque d'en être abandonné ; que les scélérats courent à l'échafaud par la route du crime, et moi, par celle de la vertu ! »

Un silence morne accueillit la fin de ce discours, dont la lecture avait duré plus de deux heures. Il ne fut interrompu que par Lecoindre qui en demanda l'impression. Bourdon (de l'Oise) protesta, en affirmant qu'il renfermait des faits très graves.

—Je demande, conclut-il, que l'Assemblée renvoie le discours de Robespierre à l'examen des comités de salut public et de sûreté générale.

Barrère, qui n'était pas du complot, se rangea du côté de Robespierre, ainsi que Couthon.

Mais Cambon répliqua :

—Avant d'être déshonoré, je veux être entendu de la France entière. J'ai méprisé toutes les attaques, et je déclare qu'il est temps de dire la vérité tout entière ! Un seul homme a jusqu'ici paralysé la volonté de la Convention nationale ; cet homme, je ne crains pas de le nommer : c'est Robespierre.

Un tonnerre d'applaudissements éclata de toutes parts ; Robespierre se voit perdu. Du reste, à peine a-t-il reçu ce premier choc que Billaud-Varennes s'élança à la tribune.

—Il a eu raison de nous jeter le gant, dit-il, car nous le relevons, et nous sommons l'accusateur de proclamer tous les noms inscrits sur son calepin de maroquin rouge.

La Convention se lève en tumulte ; elle déclare le discours de Maximilien dangereux pour la République ; elle ordonne une enquête, l'agitation est à son comble ; chacun pense que Robespierre sera bientôt publiquement accusé. Lui-même le devine, et, quittant la Convention, il se rend au club des Jacobins où des clameurs enthousiastes accueillent son entrée. On le porte à la tribune, pâle encore du combat qu'il vient de livrer, de la défaite qu'il vient de subir. On l'oblige à relire le discours qui vient de soulever tant d'orages à la Convention, et quand il l'achève il murmure en descendant de la tribune :

—Frères, le discours que vous venez d'entendre est mon testament de mort.

Les sans-culottes crient aux armes. Henriot promet l'appui de la garde nationale. Le peintre David jure de boire la ciguë avec Robespierre. Couthon veut entraîner les Jacobins contre la Convention ; il accuse en même temps Collot d'Herbois de trahison ; celui-ci est pris à la gorge par le frère d'Éléonore Duplay. Des orateurs, au milieu de l'agitation et du tumulte, proposent l'arrestation des membres hostiles des deux comités ; l'exécution rapide des moyens violents pouvait seule sauver Robespierre, il refusa d'y recourir ; la fatalité l'entraîna à sa perte. Il attendait encore quelque chose des manœuvres parlementaires, et promit que le lendemain la lutte s'engagerait de nouveau à la tribune. Il fut convenu, en attendant, que la Commune de Paris se tiendrait en permanence à l'Hôtel de Ville ; que les Jacobins se réuniraient au lieu habituel de leurs séances, et que le commandant Henriot ferait battre la générale pour mettre sur pied les sections et surtout les cantonniers ; qu'enfin le bataillon des élèves de la Patrie, caserné au Champ-de-Mars, serait chargé d'agiter le peuple dans Paris.

Le soir, pendant la séance extraordinaire du comité du salut public, on délibéra sur la question de faire arrêter Robespierre.

Le bruit de la chute du tyran se répandit dans Paris comme une trainée de poudre.

Paris présenta bientôt le tableau d'une animation pleine d'épouvante :

On roulait des canons dans les rues. Les partisans du farouche conventionnel, traînés, la corde au cou, sur les voies publiques, étaient mis en pièces.

Les curieux hurlaient dans les carrefours :

—La grande arrestation de Robespierre et de ses complices !

Depuis que le misérable était tombé, on ne se gênait plus pour le couvrir d'anathèmes.

Les geôliers même des prisons l'insultaient.

Robespierre décrété d'accusation, et tentant de trouver un refuge au Luxembourg, avait demandé asile à Guyard le porte-clefs qui, après l'avoir repoussé, s'enfuit chargé de ses armes, et traînait ses chiens sur ses talons.

L'un des porte-clefs de Sainte-Pélagie répétait dans les couloirs en s'adressant à son bouledogue :

—A bas Robespierre !

Le peuple entier paraissait respirer depuis la chute du sinistre triumvirat.

On s'abordaît, on se félicitait dans les rues. Quelques-uns semblaient croire qu'une fois ces immondes tyrans renversés, une ère de paix allait immédiatement reflourir. Rien ne semblait donc plus en opposition avec le sentiment public que l'exécution des derniers condamnés, qu'un mot de Fouquier aurait pu sauver.

Pendant ce temps, les quarante-cinq malheureux qui marchent à la mort tendent le bras à la foule, en protestant de leur innocence ; ils l'adjurent de se laisser émouvoir par leurs larmes. La pitié remue le peuple incertain, les chevaux sont dételés, les conducteurs des sinistres charrettes n'osent s'opposer à ce mouvement ; les bourreaux eux-mêmes semblent incertains, que les condamnés aient le temps de sauter à terre, de se perdre dans les groupes, et les voilà libres ; mais au moment où renaît en eux l'espérance, une troupe de cavaliers accourt au triple galop ; c'est Henriot et son état-major.

Il crie, il hurle, il sabre la foule, le sang coule, inondant le pavé ; le peuple essaie de se défendre, et de protéger ceux qui le supplient de les prendre en pitié. Mais le sable d'Henriot fait de terribles trous. A ses côtés se tient un homme dont le visage respire une haine farouche, une soif de sang que rien ne saurait apaiser. Il a tremblé trop de fois d'être arrêté pour ne pas témoigner, sous les yeux d'Henriot, qu'il redoute, un zèle sanguinaire. Il saisit un des chevaux, le remet dans les brancards et tente de le maintenir, mais l'animal se cabre, résiste, glisse dans les nœuds de sang. Le peuple s'attaque au misérable traître, ce Robert qui, après avoir mangé le pain des Civrax, a trahi cette malheureuse famille, et qui, non content de ses délations, de ses vols, de toutes les infamies qu'il a accumulées, s'est fait le séide d'Henriot, de cet Henriot que plus tard on précipitera d'une fenêtre de l'Hôtel de Ville dans la boue, mais qui, à cette heure, plus féroce que les bourreaux, oblige ceux-ci à reprendre le chemin de la guillotine.

—Soyez maudit ! s'écria une femme à Robert ; maudit au nom de ma fille que je laisse orpheline !

Robert cingla l'un des chevaux d'un coup de fouet si terrible que l'animal recula, puis prenant l'élan d'un galop furieux, il jeta Robert sur le sol et lui fracassa le crâne d'un coup de sabot.

Et Henriot, enfonçant ses éperons dans le ventre de sa monture, agitant son sabre, hurlant de sa grosse voix des paroles de mort, galopa, suivi par son état-major, à la suite des dernières charrettes conduisant à l'échafaud les victimes accusées d'avoir mal parlé de Robespierre et de Collot-d'Herbois.

Leur nombre était de 74, l'enquête Faro en fait foi.

Tous ces malheureux moururent en martyrs, et si les noms de quelques-uns n'ont pas survécu à cette sanglante hécatombe, ils n'en furent pas moins les dignes compagnons des victimes dont l'histoire enregistre les noms.